LE CADRE PHOTO

Franck Rognard

Le cadre photo

Roman

Éditions Persée

Ce livre est une œuvre de fiction. Les noms, les personnages et les événements sont le fruit de l'imagination de l'auteur et toute ressemblance avec des personnes vivantes ou ayant existé serait pure coïncidence.

Consultez notre site internet

© Éditions Persée, 2018

Pour tout contact :
Éditions Persée – 38 Parc du Golf – 13 856 Aix-en-Provence
www.editions-persee.fr

INTRODUCTION

Si les hommes se lient d'amitié dès leur plus jeune âge, quels que soient les pays, les religions ou les climats qui les entourent, c'est que le chemin terrestre qui attend chacun de nous serait trop lourd à supporter en étant seul. L'amitié serait-elle donc une béquille ou un alibi obligatoire ? C'est en tout cas la naissance de toutes les grandes histoires, même si les histoires sont souvent compliquées. Parfois, certaines promesses vous lient à la vie à la mort. Peuvent-elles se graver dans le marbre pour l'éternité ? À chacun sa réponse. La vie serait donc une succession logique entre des mots d'enfants, des slogans d'adolescents et des paroles d'hommes plongés dans la seule trajectoire possible : vivre ensemble.

Ces petits crochets plantés autour de nos pieds, comme les sardines d'une tente de camping, permettent à la toile de résister aux vents violents et nous maintiennent comme pour mieux nous rattacher aux autres, comme autant de saignées d'Opinel en profondeur dans l'écorce des arbres. C'est l'heure des messes noires au fond des cavernes où se retrouvent des scouts emmitouflés d'aventures. Des idéaux que l'on fait naître d'un gang de quartier. Des histoires toujours plus belles quand on les raconte encore et encore. Toujours plus loin. Toujours plus haut. Toujours

plus fort. Si nous devenons ces hommes avec de la barbe et du ventre, l'enfant en culotte courte n'est jamais caché très loin. Il revient au triple galop devant un feu de camp et des collections de petits soldats. Les jeux dans toutes les cours d'école du monde sont identiques. Les échanges, les bagarres, les premiers flirts… Tout ce qui nous construit et qui nous pousse vers l'unique sortie. Les jours sont des traits à la craie sur des murs de prisons. Nous ne faisons que passer à côté de la vie comme le Soleil tourne autour de la Terre. Chaque jour passe sans que l'on ne sache vraiment pourquoi il doit disparaître. L'amitié nous permet de calculer ce temps passé. Nos souvenirs y sont accrochés. Comme des cercles au cœur du tronc d'un arbre qui nous rappellent les années passées, l'amitié cercle nos vies. Des jalons sur nos parcours cabossés. Du lierre tenace qui tourne autour du bois. Comme une spirale qui nous fait perdre la tête. Comme un escalier qui part dans les nuages. Personne ne sait dire où tout cela nous emmène. Mais tout le monde s'accorde à dire qu'il est préférable de monter cet escalier en bonne compagnie, plutôt que seul et sans amour. À chaque étage correspond une étape de la vie. On ouvre des portes et l'on visite les lieux comme un appartement-témoin. On vit quelque temps dans cet endroit… et puis vient rapidement l'heure de monter à l'étage suivant. Nouvelle étape. Nouvelle illusion. Nouvelles déceptions et nouveaux bonheurs. Parfois entre deux niveaux, certains capituleront devant la nouvelle tâche. La mort nous attend un jour au hasard d'un colimaçon. On rate un virage et l'on sort du tourniquet géant de la vie pour rejoindre un autre immeuble. Les amis qui restent vous accompagnent alors une dernière fois dans ce changement d'adresse sans vraiment savoir si l'on est toujours là.

Ce roman est l'histoire d'une amitié entre deux hommes. Nés sur une même terre qu'ils devront quitter ensemble, pour se retrouver coude à coude loin de leurs horizons quelques années plus tard…

CHAPITRE 1

Dix-huit heures trente
(ou l'heure de l'apéritif)

Jean-Paul vient rendre visite à son ami Francis. Cela fait maintenant plusieurs semaines que les deux compères se retrouvent ainsi. À dix-huit heures trente précises, alors que les télévisions ronronnent à tous les étages, Jean-Paul se dirige directement au troisième. Deux bonnes bouteilles coincées dans une main et un casse-croûte dans un petit panier en osier dans l'autre main. Il s'agit de deux bouteilles de vin supérieur d'Oranie. Un vin rosé de Mascara. Faubourg Cavaignac, Oran. Grandes caves oranaises. Bouteilles de 1932, mises en bouteilles par l'importateur. Pour être tout à fait honnête, si les bouteilles et les étiquettes sont d'origine, le contenu ne l'est pas. L'année indiquée est 1932. Jean-Paul remplit le précieux objet à chacune de ses visites d'un vin rosé venu d'Oran qu'il achète régulièrement pour sa consommation personnelle. Ces étiquettes ne proviennent pas de n'importe quelles bouteilles. Il s'agit de deux bouteilles que le père de Jean-Paul avait rapportées dans sa valise en 1962. Il les avait toujours conservées religieusement comme une relique sur le vaisselier métropolitain familial. C'était le vin de toutes les fêtes quand ils vivaient là-bas. Le vin des baptêmes, des communions, des

mariages… Alors partager ensemble une bouteille comme celle-là, mise en évidence sur une petite table rappelant celle d'une terrasse oranaise d'antan, c'est plus qu'un apéritif. C'est du soleil, de la mer, de la chaleur, des fleurs… Chaque soir, ils retrouvent ainsi un peu de leur jeunesse oubliée. Le pays de leurs douze premières années. Les années biberons. Les années en culottes courtes. Les années où ils ont grandi côte à côte. Ce vin, c'est toute l'Algérie en bouteille. Le pays qui les a vus naître. Il manque ici et là des petits bouts d'étiquette déchirés comme autant de petits bouts de leur histoire oubliée. À commencer par cette rentrée scolaire de 1962 qu'ils pensaient faire, et qu'ils ne feront jamais.

Jean-Paul

Quand ma mère est décédée l'année dernière, j'ai retrouvé un truc incroyable. Aujourd'hui, j'ai enfin pensé à te l'apporter.

Francis

Les clefs de la maison d'Oran !

Jean-Paul

Non ! Je ne pense pas qu'elle les ait emportées avec elle.

Francis

Moi quand ma mère est morte, j'ai retrouvé la clef de la maison d'Oran. Elle était partie avec. Tu te rends compte ! Elle ne l'avait jamais jetée. Comme si elle était certaine d'y retourner un jour.

Jean-Paul

Ma mère n'avait pas gardé la clef de la maison mais un livre de la distribution des prix. Tu te rappelles ?

Francis

Oh tu sais, ma mère n'a pas été emmerdée par mes trophées ! Je ne sais même pas si j'en ai eu un. Toi, tu étais un bon élève. Toujours primé mon salaud !

Jean-Paul

Regarde ce que je t'ai apporté.

Il s'agit d'un livre à la couverture blanc cassé devenue orangée. En lettres capitales rouges, on peut y lire « LYCÉE LAMORICIÈRE ». Distribution solennelle des prix faite aux élèves le 30 juin 1954 sous la présidence de Monsieur Pierre Lambert, préfet du département d'Oran. Académie d'Alger, université de France. Année scolaire 1953-1954.

Francis

C'est une pièce de musée. Mais il est encore en très bon état.

Jean-Paul

Un peu comme nous.

Francis

Tu es gentil mais, moi, je ne suis plus vraiment en bon état… En tout cas, je ne me souvenais pas de la date des remises de prix. Je voyais ça un peu plus tôt, vers mi-juin…

Jean-Paul

Il faut dire que, toi, tu avais commencé la saison de la baignade depuis longtemps.

Francis

Je t'attendais vers le monument aux morts. Sous le palmier le plus proche. Il m'a toujours foutu la trouille ce monument. Ce bloc de béton avec ce personnage bizarre tout en haut. On aurait dit le Christ.

Jean-Paul

C'était notre lieu de rendez-vous. Tu parles si je m'en souviens…

Francis

Qu'est-ce que l'on a pu y passer du temps sur cette place. Avec nos culottes courtes, nos blouses, nos grosses godasses et nos bérets.

Jean-Paul

À l'époque, on était tous habillés pareils. Finalement, ce n'était pas plus mal !

Francis

Est-ce que tu te souviens des noms des profs ? Moi j'ai perdu tant de choses en route dans ma pauvre tête. Dix contre un que toi tu t'en souviens !

Jean-Paul

Monsieur Veau ! Le professeur d'anglais. Dès qu'il avait le dos tourné, tout le monde faisait « meuh !!! ». La petite madame Mahon ! Professeur de dessin. Elle nous faisait toujours dessiner une pomme. Un jour une pomme rouge, un autre jour une pomme verte… Une vraie malade de la pomme. On la surnommait « la compote ».

Francis

Ah oui… je la revois maintenant que tu m'en parles. Continue !

Jean-Paul

Monsieur Ducasse ! Professeur de lettres. Il était arrivé en 1948 à Oran. C'est dire s'il ne sera pas resté longtemps…

Francis

Excuse-moi de te couper mon Paulo, mais… tu ne te demandes jamais qu'est-ce qu'on serait devenus si on était restés là-bas ?

Jean-Paul

La même chose qu'ici, je suppose.

Francis

Non. Ici, on n'est pas chez nous. Chez nous, c'est là-bas.

Jean-Paul

Tu te souviens des bus vert et blanc ?

Francis

Vert en bas et blanc en haut. Je donnerais n'importe quoi pour en faire encore un tour… Tu n'as jamais eu envie de retourner là-bas, toi ?

Jean-Paul

Bien sûr que si. Des centaines de fois. Mais maintenant, je ne crois pas que j'y retournerai un jour. Tout est tellement si différent aujourd'hui. Je sais que le lycée Lamoricière est devenu le lycée Pasteur. Les noms des rues ont certainement changé. Nos épiceries n'existent plus. Il faut se rendre à l'évidence. Pour toutes les villes du monde quand tu reviens cinquante ans après, tu ne reconnais plus rien.

Francis

Il ne faut jamais dire jamais. Nous pensions rester là-bas toute notre vie, et puis… Un jour viendra où tu reviendras sur tes pas. Je le sais. Moi ce qui me manque le plus, c'est « ma mer ».

Jean-Paul

Ta mère ?

Francis

La Méditerranée, Ducon !

Jean-Paul

Ah bon ! Parce que ta mère… tout le monde a dû être content de la voir partir. Quelle peau de vache ! Tu m'excuseras, mais là-bas ils ont dû être heureux de s'en débarrasser. Elle n'aura sûrement pas laissé un souvenir impérissable dans son quartier.

Francis

Pourquoi tu dis ça ?

Jean-Paul

Laisse-moi te rafraîchir la mémoire. Le coup où tu avais apporté Gaspard à la maison. Je t'avais accompagné jusqu'à chez toi. Tu ne t'en souviens pas ?

Francis

Gaspard ?

Jean-Paul

Gaspard, le crapaud de l'école. On le gardait tour à tour une semaine dans chaque famille.

Francis

Non… et alors ?

Jean-Paul

Et alors ? Elle l'avait fait bouffer par le chat.

Francis se met à rire en imaginant sa mère donner le crapaud au chat. Il ne s'arrête plus et se met soudainement à respirer avec de grosses difficultés. Dans ces moments-là, les secondes semblent durer des minutes et les minutes sont interminables. Jean-Paul ne sait pas quoi faire. Son ami a le sourire aux lèvres et les poumons au bord de l'implosion. Jean-Paul lui demande s'il veut que l'on appelle quelqu'un. Francis décline l'invitation. Il se tape sur la cuisse puis sur la cage thoracique comme pour mieux relancer la machine. Il tape violemment une dernière fois et le rythme redevient plus lent, plus humain, presque normal. Tout en conservant le sifflement d'une vieille locomotive à vapeur, le pic de pollution semble être passé. La machine reprend sa vitesse de croisière et Jean-Paul reprend sa démonstration comme si rien ne s'était passé. Quand ils étaient gosses, si Francis faisait une mauvaise chute, il pensait surtout à la raclée que sa mère allait lui donner. Pour un pantalon déchiré, il oubliait vite son genou ensanglanté et gonflé. Cet écran de fumée face aux problèmes de son état général a toujours été une ligne de conduite tout au long de sa vie. Alors aujourd'hui encore, il préfère toujours occulter ses problèmes. Malheur à celui qui viendrait pleurnicher au-dessus de son épaule. Ce n'est pas le genre de la maison.

Jean-Paul

Et le coup des méduses.

Francis

C'est quoi encore ce coup-là ?

Jean-Paul

Ta mère avait fait croire à ton frère que c'était des sacs plastiques. C'était sûrement la première année ou nous entendions parler de ça. On n'en avait jamais vu. Ton frère était tout petit et il ne savait pas encore ce que c'était que ces fameuses « méduses ». Il en avait pris une à pleine main. Il avait été piqué de partout. Il avait eu de la fièvre pendant plusieurs jours. Ta mère lui avait dit que ceux qui n'allaient pas à l'école préférant aller se baigner étaient tous punis de la sorte. Ton frère a pleuré pendant des jours. Une vraie peau de vache, je te dis. Tu ne vas pas me dire que tu ne te souviens pas de trucs bizarres avec ta mère ?

Francis

Je me souviens d'un truc comme tu dis. Le jour de la rentrée des classes, elle nous donnait à chaque fois un poisson qui puait. Tu sais le premier jour, on emportait un petit repas à manger pour midi. Et tout le monde se foutait de moi parce que je sentais mauvais.

Jean-Paul

J'avais oublié ça. C'était vraiment une peau de vache… Tu reprends un verre ?

Francis

C'est le moment ou jamais, vieux frère.

Jean-Paul remplit à nouveau les deux verres. Le rosé va lentement remonter dans les souvenirs alors qu'il descend le long des tubes digestifs en direction de leurs estomacs. Une sorte de croisée des chemins. Avec le deuxième verre, c'est le coup d'envoi du